Document généré le 4 août 2025 07:01

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Fernande Saint-Martin et les écrivains québécois

Adrien Thério

Numéro 57, printemps 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38175ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Thério, A. (1990). Fernande Saint-Martin et les écrivains québécois. *Lettres québécoises*, (57), 9–9.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Éditorial

Fernande Saint-Martin et les écrivains québécois

Dans *Le Devoir* du samedi 13 janvier dernier, Jean Royer faisait une entrevue avec Fernande Saint-Martin à qui on venait de présenter le prix Molson 1989. C'est le prix le plus prestigieux qui est offert une fois par année à un Canadien ou une Canadienne pour sa contribution à la société qui l'entoure. Ce n'est donc pas le premier venu qui peut s'attendre à voir ce 50 000$ tomber dans sa tirelire. Il ne doit pas être facile aux membres du jury de ce prix de décider parmi toutes les candidatures reçues laquelle retenir. L'annonce que Fernande Saint-Martin était en 1989 l'heureuse élue ne m'a pas surpris. C'est une femme qui a toujours été très active comme critique et dans les arts et dans la littérature.

J'étais heureux que Jean Royer nous présente une entrevue avec cette sémiologue. Certaines idées de Madame Saint-Martin, présentées par Royer m'ont fait sourciller à quelques reprises mais, je me disais, c'est peut-être ainsi qu'on se fait remarquer. Rien de grave cependant, jusqu'au moment ou je suis tombé sur le paragraphe que voici :

> *D'ailleurs, j'ai toujours été étonnée de voir à quel point les écrivains ne se rencontrent pas et ne discutent pas comme le font les artistes visuels. En littérature, tout le monde est sur ses gardes, personne ne dit un mot, on ne discute pas. Pour parler de littérature entre écrivains, il faut bien employer un certain vocabulaire appartenant à l'appareil théorique. Eh bien ça, c'est de l'intellectualisme, disent-ils, et c'est à proscrire! Moi, j'ai toujours répété que l'anti-intellectualisme, c'est la tradition la plus vivace au Québec. Elle n'est pas disparue. Mais que des écrivains, des romanciers, des poètes maintiennent cela, c'est un scandale.*

Alors, là, je me suis posé des questions et je m'en pose encore. Au Québec donc, les écrivains ne se rencontrent pas, ne discutent pas. Je n'assiste pas à tous les colloques organisés par les écrivains d'ici mais j'ai toujours eu l'impression qu'il y en avait trop. Pour la simple raison que, pour moi, un écrivain est fait pour écrire et non parler sur la place publique. Un écrivain est par définition un être solitaire. Mais enfin, de temps en temps, il n'est pas mauvais d'entendre la voix de ses frères ou de ses sœurs. Et nos écrivains se rencontrent probablement plus que ceux d'autres pays. La preuve, c'est que, hier encore, j'ai reçu trois recueils qui nous offrent les communications de colloques qui ont eu lieu en 1988 et 1989. Le premier s'intitule *L'Écrivain et la Liberté*, textes présentés à la dix-septième rencontre québécoise internationale des écrivains, tenue à Québec du 14 au 18 avril 1989. La deuxième a pour titre *La Solitude* et reprend les communications de la même organisation pour l'année 1988. Le troisième porte sur *La Réception des œuvres d'Antonine Maillet*. Ce colloque eut lieu en octobre 1988, à Moncton au Nouveau-Brunswick. Dans les «Dits et Faits» de ce numéro de *Lettres québécoises*, nous faisons mention d'un colloque sur la SF et le fantastique qui aura lieu les 16, 17 et 18 mai prochain ainsi que du numéro 67 des *Écrits du Canada français* qui publie les textes d'un colloque organisé par l'Académie canadienne-française en collaboration avec plusieurs organismes frères, les 4, 5 et 6 novembre 1988, et qui portait sur les «Revues culturelles et littéraires». À la page 53 du présent numéro, Bruno Roy fait le compte rendu du colloque préparé par les mêmes organismes en 1989. Ce dernier était axé sur la critique, les critiques, les lecteurs. Enfin, faute d'espace, nous n'avons pu publier le compte rendu de la deuxième partie d'un colloque sur «La Mort du Genre» qui s'est tenu à Montréal en octobre 1987.

On comprendra qu'il ne s'agit là que du dessus du panier, car si je devais compter les invitations à assister à un colloque que j'ai reçues depuis un an, ce ne serait pas cinq ou six que je mentionnerais mais une bonne douzaine.

Enfin, est-il bien vrai que les écrivains et les critiques d'ici refusent d'employer «un certain vocabulaire appartenant à l'appareil théorique»? Il y a peut-être un bon nombre d'écrivains qui se fichent de l'appareil théorique. N'est pas sémiologue qui veut. Mais si madame Saint-Martin a déjà assisté aux réunions de l'ACFAS, qui se tiennent chaque année en mai et juin dans une ville différente, elle devrait savoir que ces gens qui parlent littérature ne le font pas dans les termes les plus simples. Madame Saint-Martin fréquente les peintres et les sculpteurs depuis longtemps, mais elle n'est professeur d'université que depuis une dizaine d'années. Il semble bien qu'elle n'ait pas encore eu le temps de bien regarder autour d'elle, de rencontrer et de discuter avec ses collègues.

Il est grand temps qu'elle le fasse. Elle pourrait aussi revoir ses données sur l'anti-intellectualisme de nos écrivains.

Adrien Thério